

LE JOUR NOUVEAU

Direction : Beyrouth Wakfs Tabet
Place des Canons Tel. : 74-04 et 81-11

QUOTIDIEN KURDE

Directeur-Propriétaire : EMIR Dr. KAMURAN AALI BEDIR KHAN

Le Numéro 25 P.L.S. - Abonnement :
Liban-Syrie 26 L.L.S. Etranger 4 L. Stg

Le Roi du Kurdistan roman épique kurde

(Suite)

Richard, lui, ne se rendait pas compte de l'état où il se trouvait.

Ses blessures lui faisaient perdre la mémoire des jours. Il ne pourrait pas prendre part à la bataille et ignorerait la satisfaction de contribuer à délivrer sa bien-aimée. Après un nouveau pansement, il avait essayé de se faire hisser sur un cheval et de se lancer attaché à lui ; mais il avait dû y renoncer. La force avait trompé son héroïsme. Une atroce blessure à la poitrine, et d'autres à l'épaule, à la jambe droite et au front l'avaient épuisé. Et le dévouement de son corps n'y pouvait rien. Il considérait qu'en somme il avait abordé ce pays pour apporter la plus belle fille du monde, sa propre fiancée, à un ennemi ! Il se demandait si le malheur avait été créé pour lui, personnellement. Il trouvait un nouveau motif de souffrances dans les propos dont l'envoyé de Shêr-zad avait accompagné la remise des présents royaux : le roi kurde le considérait comme un vieux soldat et prenait la princesse pour sa fille !...

Entre son malheur et sa souffrance, il se demandait pourquoi elle n'avait pas dit à son gédlier qu'elle était fiancée à Richard ? La vipère de la jalousie rôdait-elle autour de lui ?

Une fièvre délirante empêchait le blessé de se rendre exactement compte de ses propres pensées. Mais un moment de lucidité lui fit penser que Kegan avait dû ne pas parler des blessures du chef des armées afin de ne pas encourager les Kurdes. Et elle s'était fait passer pour fille d'un vieux soldat pour devenir plus facilement rançonnable.

En chemin dans le ravin de ses pensées, Richard sommeillait, puis se réveillait, et sommeillait à nouveau.

Dans ses songes, il voyait Kegan sous les voûtes d'un palais, la prenait dans ses bras, supportait son mépris, courrait de grands dangers et, bondissant, cherchait son sabre.

Puis, il l'imaginait dans un beau et lointain pays, en un jardin harmonieux. Devant une pièce d'eau en marbre rose de blancs pigeons volaient. Deux enfants se tenaient auprès d'elle et elle voyait un jeune

homme s'approcher. Cette image lui arracha dans son sommeil, de tels cris, que les sentinelles accoururent sous sa tente...

Il retombait ensuite, abattu par ses rêves, et s'assoupissait. Une lueur tombait de son visage, mêlée d'un filet de sang. Sa blessure, sous les lueurs des torches qui tenaient les sentinelles, donnait à son noble visage de soldat une grandeur impressionnante.

Un rocher, s'il l'eût vu, aurait commencé de sentir.

Le même soir, les premiers escadrons et les premiers fantassins envoyés en renfort de l'intérieur, se présentèrent au campement kurde.

Le moral de l'armée égalait l'enthousiasme du camp. La nouvelle donnée par le prisonnier occidental, s'était répandue : le commandant en chef des Croisés avait été blessé et c'était la fille du roi que Shêr-zad avait fait captive.

Des hommes s'écrièrent :

— Notre roi a su choisir l'occasion de blesser le chef ennemi et d'enlever la fille du souverain étranger.

— Oh ! le valeureux roi ! Son cœur a deviné le moment de décider. Sa main, de se porter à la garde de son épée.

Les kurdes, toujours épris de leur roi, aimaient encore davantage Shêr-zad que ses prédécesseurs, à cause de sa jeunesse malheureuse et parce qu'il avait perdu sa fiancée.

Dans la nuit calme, les collines avaient abandonné leur vêtement de lumière. Des flambeaux brillaient sous les tentes. Une animation vivifiait le camp. Des hommes chantaient et des flûtes préludaient à des chants montagnards. Des groupes dansaient. On entendait par endroits crier les sabres et aiguiser des poignards. On faisait venir l'âme de l'acier à ses lèvres. Des silhouettes de soldats passaient sur le profil des feux en flamme ou déjà en braises. Des chevaux maigres et agiles comme des gazelles, mâchaient leur orge et dressaient leurs oreilles vers le vent frais qui leur apportait du mont Arara la senteur familière des prairies.

Suivant un plan concerté, à une heure fixe, les troupes gagnèrent des postes précisément assignés. Des tentes à peine éclairées étaient démontées. Des flûtes qui avaient entamé un chant, devenaient muettes. Les convois descendus des pentes, s'installaient dans les ravins et un grouillement d'hommes dans les rochers frappait l'imagination. Des porteurs de torches passaient, dont les feux projetaient, agrandies considérablement, les ombres des cavaliers, contre la montagne montrant bien que s'ils l'eussent voulu, ces hommes auraient couvert de leur corps la terre entière.

Au milieu de la nuit, le vent souffla. Ses poumons semblaient emplir une longue trompe. Montagnes, terres, rocs, gazons qui, demain, allaient se colorer de sang humain, haletaient.

Le roi traitait sa prisonnière en égale. Shêr-zad était en réalité le captif de cette jeune fille et tout ce que la vie pouvait apporter de bonheur et de joie demeurerait lié, pour lui, à la personne de Kegan.

Il sentait que le cours d'eau impétueux, de son âme, après avoir traversé des déserts, entraînait maintenant dans un terrain fertile. Doux rêve suivi hélas ! de la réalité cruelle : la guerre allait commencer.

Et il pensait :

— Comment pourrai-je gagner le cœur et espérer l'amour de cette jeune fille, si elle assiste à des événements sanglants, elle qui demeure si attachée à l'armée des Croisés ?

Certes, elle se montrait reconnaissante de son attitude, estimant que celle-ci découlait de la noblesse naturelle de ses sentiments. Par contre rien, chez elle, ne laissait présager un espoir pour un homme amoureux.

Sur le visage calme mais triste de Kegan, des ombres amères passaient. Le roi sentit le moment venu d'éloigner cette jeune fille du lieu où allaient se dérouler des scènes de carnage. Kegan ne devait pas voir la tuerie sous peine, alors, de ne plus pouvoir l'oublier, car ses yeux n'étaient pas des miroirs où les images se reflètent et s'effacent, mais bien son âme elle-même.

Shêr-zad pria Kegan de passer la nuit sous la tente qu'il lui avait fait dresser. Elle accepta de bonne grâce, ce qui réjouit le monarque qui y vit le signe de la réalisation

possible de ses espoirs. Il l'avait éloignée du camp non seulement pour la soustraire à ce qui se produirait, mais aussi pour supprimer en elle le souvenir de ce qu'elle avait déjà vu.

Convaincu que la paix reviendrait, il envisageait de recevoir le père de Kegan et de lui rendre les grands honneurs. Il pensait qu'un guerrier qui aurait fait tout son devoir pourrait fort bien, une fois la paix conclue, accepter l'hospitalité de ses anciens ennemis. Le roi occidental verrait qu'un kurde apporte le même zèle à recevoir un hôte qu'à combattre un adversaire.

Il se sépara de Kegan et la fit escorter par trente cavaliers sous le commandement de ses deux jeunes neveux. A ceux-ci, il ordonna d'obéir à tout ce que commanderait Kegan pour ce qui concernerait l'Orient. Il leur précisa :

— Je ne prévois guère que Kegan ait un désir. Cependant, dans le cas où elle vous en manifesterait un, répondez-lui que vous en conférez avec moi.

Le roi s'appréta à monter à cheval quand des cavaliers, venus du prochain front se présentèrent. Ils apportaient la nouvelle de l'immence des hostilités. Shêr-zad se réjouit de la décision d'avoir éloigné Kegan et de l'avoir dirigée sur l'intérieur, vers sa capitale de Pichder.

Aussitôt arrivé au camp, il examina les préparatifs et salua les commandants des forces fraîchement arrivées.

Il se retira pour prendre du repos et, à la veille d'une bataille qui allait coûter tant de vies humaines, il s'endormit calmement, pensant aux paroles de Kegan.

Le matin trouva le roi, ses soldats et ses cavaliers, chauds comme le visage du soleil et brillants comme la lame des sabres.

Les Kurdes allaient affronter un ennemi résolu à progresser ou à mourir. Les premiers engagements justifiaient les renseignements reçus.

Shêr-zad ne se rendait pas compte que les Croisés avaient soudain changé de motif de guerre, ni que maintenant, ils allaient guerroyer pour sauver Kegan, celle qu'il considérait, lui, comme la fille d'un vieux soldat.

(à suivre)

POÈMES KURDES

En dansant

Extase de la chair, fleur de la passion,
Laigne rouge du feu, berceau des sensations.
Mouvement émouvant, plein de rythme et de rimes;
Évocation divine dans les instants du crime.
Pas doux, pas langoureux, pas roulant vers l'abîme;
Chaud comme le désert, clair comme la cime.
Souffrance, délice, amertume, gâté,
Le parfum des printemps et la chaleur d'été.
Toi, secte des serpents, féline comme un chat,
Ronde voluptueuse sur les traces des pas.
Des caresses chaudes entre les bras des Dieux,
Le rôle de la chair, ouragans des cieux.
Adoration des corps doux et chauds comme le lit,
La coupe d'ivresse, le sublime délit.
Baiser, baiser donné par les lèvres des corps,
Oubliant le destin et méprisant le sort.
Escalier de l'âme vers l'horizon céleste,
Main forte du présent qui abolit le reste.
Culte mystérieux qui évolue la race;
Jardin de l'oubli, belle fleur de la grâce.
Ennoblissant le corps, embellissant le visage,
C'est la mer du plaisir, sans fond et sans rivage,
Vague de l'âme, athéisme mélodieux,
Divinisant la femme, fait oublier le Dieu;
Désir assoiffé, qui déguste la douleur,
Rythme qui s'éteint dans l'atroce pâlour.
Cris du sang, dent aigu, mordant les âmes
Créa la profondeur qui vivifie les flammes.
Danse de la chair, des mille sensations:
Expansion de l'âme, grave dilatation.
Pas gai, pas triste, pas tombé en folie;
Musique d'extase et la mélancolie.
Des gestes évasifs, et sur les bouts des flammes,
Marche intrépide des hommes et des femmes.
Des pays chauds rêvent sur ta lèvre en frisson,
Bouche terrible qui anime la chanson.
Des palmes se remuent et chantent dans tes vagues,
L'âme se grise dans le rond de ta bague.
Caravane damnée, guidée par la flûte,
Escortant au désert le sauvage et la brute.
Lumière rougeâtre au devant des cabanes,
Prière exotique qui enchante les tziganes.
Corps serré par le corps, main serrée par la main,
Odeur diabolique d'un jardin africain.
Voyage infini à travers les mondès,
Au milieu des buissons où les lionnes grondent
Dans les pages d'histoire, dans les époques ardentes,
Flammes de l'harmonie comme une langue suçante.
Où la muse a créé la sonate charnelle,
Qui nourrit le serpent de sa viande éternelle.

Dana le désert

La caravane passe,
Entourée d'une cadence,
D'un silence,
D'un rythme sans échos.
Cherchant des sources, des côteaux;
Comme dans les mers sans routes les bateaux.
Sur la page blanche du désert,
Où la lumière fond comme le blomp sur la flamme,
Les gazelles regardent de leurs yeux de femme.
Sur la page blanche du désert,
La caravane passe,
Liant les pays et les races,
Laisant sous ses pas des mesures égales.
Le soleil est blanc, un morceau de cristal;
Escortée par des ombres vives et berçantes
Pensant à la nuit aux fraîcheurs caressantes.
La vie a le rythme du pas des chameaux.
Tel un ciel hivernal par ses astres, les hameaux.
Des visages maigres et des regards sombres,
Cultivant la lumière et récoltant l'ombre.
Leurs nuits sont longues et leur fatigue brève,
Ils consolent leur esprit sur l'oreiller de rêves.

Frappe

On s'étonne de cette passion noire
Dans cette vie aux envies brèves
Qui arme la main faible d'une femme;
Devant l'infâme
Dénouement de son rêve.
Frappe, avec ton poignard, tire ta balle,
Femme superbe, adepte fidèle du temple,
Divinisant l'amour.
Que le sang jaillisse, que le visage pâlisse.
Et cette bouche d'homme qui t'a trahie
Qu'elle se ferme pour toujours.
Oui, frappe avec ton poignard, tire ta balle:
Comme ces héros qui divinisent les légendes du
sexe mâle.

On t'a fait souffrir, on t'a dominée
Depuis des siècles, depuis des années,
Femme superbe, pureté de la race,
Loi divine des sacrifices surhumains,
Quand je vois dans ta main
Le sang;
Je regarde ta poitrine et ton cœur arraché,
Ton destin piétiné au gré d'un débauché.
Frappe avec ton poignard dans la plaie mortelle;
Et dis que tu crois l'amour immortel.
Ton geste n'est plus un crime après cette foi;
On châtie les renégats, les rebelles à la loi.

Chaque nuit

Chaque nuit recommence ma vie coutumière,
Et enfin, pour te voir, j'éteins ma lumière.
Je te sens dans mes bras, allongée dans mon lit,
Tremblante, fiévreuse, comme une flamme pâlie.

Tu remues sous les caresses des draps
Une ombre s'agile entre tes bras.
Tu es fière.
Ton âme est froide comme le fond d'une bière
Tu as eu des instants sublimes;
Tu descends en riant les marches de l'abîme.
Comme un beau parfum tu te laisses acheter,
Tu es dévorée par ta propre lâcheté.
Laisse tes yeux courir vers l'enfer souterrain,
Chanson des tavernes, muse des laborans.
Autour de ton être des débris des dégâts
Tu marches sur les ruines de ton cœur renégat.
En perdant chaque instant ta couteur, ton parfum
Pour être oubliée comme un triste défunt.

L'ivresse

Brûlé par une soif terrible
J'ai pris le verre entre mes doigts
Mon âme avait le pouvoir des rois.
Envahi par l'amour
Par cette reine invincible
Je cherchais les couleurs des roses
Sur un horizon morose.
Ma conscience me regardait
Comme un enfant orphelin
Qui perd l'haleine
Dans une fatigue froide
Mais la gâté me donnait l'accolade.
Comme une chanteuse féline
La volupté passait dans mes veines;
Comme les ombres des nuages au fond des ravins
La vie était belle
Mon cœur avait des ailes
Pour monter plus haut que les aigles
Vers les espaces des joies
D'où comme des prairies on voit les bois.
La nature riait devant mes yeux.
Comme les astres dans les cieux
Je voyais le bonheur de ma vie
Dans mon cœur palpaient des minutes éternelles
Les chimères les plus douces et les heures les plus
belles.

Soudain
En cassant le verre sans boire le vin
J'ai grisé mon âme
Par une ivresse sacrée
Qui se repose dans les nuits sacrées
Sous les ombres obscures des convents.
Je vois passer la joie en caravane
Moi je porte dans mon âme
Le cercueil de mon amour.

Un instant

Les maisons dorment de leur doux sommeil
Comme le vent, le papillon et l'abeille,
Dans l'espace vide la lune marche
Le mouillant dans les lacs, se séchant sur les collines
Comme une femme belle sur son dos un manteau
d'hermine.

C'est une nuit de fête au bord des rivières,
Les roseaux chantent et répètent des prières,
Remplies par ces rythmes, les vagues courent les
ribages.

De loin, les loups envoient leur cri sauvage,
Et l'haleine du monde ressemble à la brise.

Soudain sur les montagnes un lac inonde,
Un déluge de couleurs envahit le monde,
Une nouvelle journée, un nouveau cri de coq,
Comme une poussière dorée la lumière s'envole
Regardant la soirée, ma chatte somnole.

Je reviendrai

J'aime le vin divin, comme la bien-aimée
Je ne peux pas goûter les bouteilles entamées,

Laisse-moi comme le reste d'une table de festin,
Tu ne peux rien faire, c'est la loi du destin.

Et un jour, le temps apportant sa poussière,
La vie, en me mordant de sa triste misère;

Sans un mot de reproche, sans un cri de blasphème,
Je viendrai te dire: Le sais-tu? je t'aime.

Alors, tu sera vieille avec des idées blanches,
Calme et libérée de revanche.

Dans les soirées d'hiver froides et neigeuses
Écoutant doucement la tempête rageuse:

Je serai près de toi, de l'amour épanoui
Comme une veillesse pour éclairer tes nuits.

Consolation

Quand tu poses tes lèvres sur mes lèvres
Je voudrais tant croire à un jour éternel
Et que quelqu'un nous couve, d'un regard paternel.

Ton amour généreux oublie le lendemain,
Mais les couleurs pâlisseront la vie devient austère.
Comme un fruit mûr qui penche vers la terre.

A quoi servent les astres et la lune étonnée
Et ce vent qui mugit entre le ciel et la terre
Sans vouloir nous livrer le moindre mystère.

Le soleil nous regarde,
Mûrissant le blé, colorant la rose
Le chemin lointain reste sombre et morose.

Je me dis tout de même, ce moment est réel.
Pour oublier la nuit, je regarde tes yeux
Qui trompent un peu moins et qui consolent mieux.

Sans toi

La maison est triste, tu n'es pas à ta place,
Je cherche ton image dans les coins de ma glace.

Je t'aime comme l'espoir, je t'adore comme un dieu
Je cherche le bonheur dans le fond de tes yeux.

Où le soleil est doux où l'herbe est si fraîche
Où la terre est brodé, sous les fleurs des pêches.

Tu m'embrasses, je me demande si tu m'aimes
Ou si c'est la caresse d'un roi à son harém

Laisse me consoler sur ta main divine,
Tu es si gentille, si infiniment fine.

Ton ombre est mignonne, une poupée de fatence
Colorée par les mains des maîtres de Florence.

Pour pouvoir t'oublier, il me faut ta présence,
Tes yeux d'émeraude, ta sublime science.

Je nourris mon amour d'un instant de plaisir,
Et je brûle mes nuits dans le feu du désir.